

# La Méditerranée au-delà de la géopolitique

**Francesco Caddeo**

Université Lumière Lyon 2, France

## Résumé

En acceptant la vision *mainstream* de la Méditerranée, on serait encouragé à penser que cette mer incarne une frontière séparant des mondes alternatifs. Cette perspective des « deux rives » reproduirait donc les schémas binaires hérités d'une longue histoire de confrontations (croisades, luttes impériales, colonialisme). En d'autres termes, la Méditerranée serait ainsi une ligne de fracture entre le Nord et le Sud du monde, l'Orient et l'Occident, le monde présumé « civilisé » et le monde considéré comme « arriéré ».

Notre intervention vise à ouvrir des voies de réflexion afin de sortir de cette vision dualiste et asymétrique, tout en évitant des fausses solutions facilement conciliatoires. En quittant à la fois les nostalgies d'un passé cosmopolite révolu, les échecs de la géopolitique, le retour d'un orientalisme jamais définitivement abandonné, la réduction de la Méditerranée à un espace principalement touristique, notre intervention vise à remettre un peu d'ordre dans la pensée. Notre but consistera plutôt dans la prise en compte des dimensions anthropologiques, culturelles, linguistiques, qui font de la Méditerranée une circulation productive.

**Mots clés** : Méditerranée ; fracture ; civilisation ; culture ; circulation

## 1. Introduction : La Méditerranée saisie par le tourisme

Comme les flux de capitaux, de marchandises, de revenus et d'images le montrent, l'imaginaire globale semble s'investir loin de rivages méditerranéens, devenus plutôt un élément marginal, ou tout au plus complémentaire, du récit de la mondialisation. L'avenir désirable se focalise sur d'autres terres et d'autres cibles, laissant à la Méditerranée le rôle d'agréable lieu de séjour estival.

Tout d'abord, la Méditerranée souffre des stéréotypes et d'un imaginaire qui s'est superposés à ses multiples réalités. Cet imaginaire se présente parfois comme positif et valorisant, ce qui rend encore plus difficile de se débarrasser de ces raccourcis culturels. En d'autres termes, nourrie par une iconographie figée par les catalogues touristiques, la Méditerranée devient un lieu de vacances et d'évasion, ce que Jean-Paul Gourévitch appelle le « rêve héliothérapique »<sup>1</sup>. Plus précisément, attirée par le soleil, par la nourriture, par un paysage dans lequel histoire, beauté, mer, plages, villes se côtoient, une foule de touristes transite par les littoraux et les îles de la Méditerranée. Commercialisant et banalisant les gestes qu'autrefois avait été ceux de Van Gogh, de Picasso, de Gide, les touristes se reversent dans un monde où ils ne vont pas rester longtemps. Le décor est équivalent à celui d'un catalogue, car « aucune de ces villes ne retient longtemps le touriste. Les séjours de plus d'une semaine sont l'exception. [...] [La Méditerranée] est toujours là, comme décor de fond de scène, comme une *veduta* entre deux bâtiments, si présente qu'on ne la remarque plus »<sup>2</sup>. La Méditerranée proposée par l'industrie touristique, dernier avatar de l'exotisme, conforte ainsi une double idée : premièrement, la possibilité de profiter d'un paysage ressourçant le touriste en lui offrant une parenthèse loin de la vie frénétique dans les Métropoles mondialisées ; deuxièmement, celle archéologique, c'est-à-dire l'image d'un lieu custode d'archaïsmes conservés jusqu'à nos jours, en proposant un simulacre de contact avec les civilisations passées pouvant être activé et réactivé pendant le temps court des vacances.

Auparavant, avant que le tourisme s'impose comme pratique de masse, lorsque les voyages étaient réservés à des catégories bien spécifiques (marchands, hommes de lettres utilisés comme espions et ambassadeurs, jeunes aristocrates en formation), la Méditerranée avait pu attirer ces populations en utilisant aussi les fraîches découvertes des trésors archéologiques. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, la Méditerranée s'affirme comme lieu de l'archéologie : le bassin se présente donc

comme sous-développé mais en pouvant, en même temps, offrir au regard curieux des archéologues venus du nord les trésors d'une antiquité glorieuse et enterrée. Au site de Pompéi en Italie verront s'ajouter des trésors de la Grèce antique, comme Mycènes et Troie, et l'Égypte, à partir de l'expédition militaire de Bonaparte en 1798-1799.

Au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle le regard sur la Méditerranée se déplace des ruines archéologiques vers la culture et les sociétés indigènes : à l'œil de l'archéologue se substitue progressivement celui du visiteur (on penserait d'abord à la peinture de Delacroix et à ses thématiques marocaines). Comme résumé par le grand historien Georges Duby, il y a un changement de pas dans la culture sur et autour de la Méditerranée, car « La Méditerranée ne cessa pas, en effet, de captiver. Mais le XIX<sup>e</sup> siècle choisit de tourner vers une Méditerranée énigmatique et passionnée, qui ne ressemblait pas à celle dont les dépouilles peuplaient ces autres nécropoles qu'étaient les glyptothèques et les cabinets des philologues »<sup>3</sup>. Certes, cette nouvelle attitude s'inscrit toujours dans le cadre d'un Orientalisme considérant la Méditerranée en tant qu'espace arriéré et archaïque ; en effet on devrait parler plutôt de « superposition » entre archéologie et voyages de découverte, plutôt que de substitution<sup>4</sup>. On peut citer le voyage de l'écrivain italien Edmondo de Amicis au Maroc comme manifestation de cet esprit du temps, indiquant une fascination envers un monde considéré comme inconnu et exploré à travers un sens de supériorité clairement affirmé<sup>5</sup>. En d'autres termes, cette confrontation se base sur des présupposés forts et tout à fait discutables : premièrement, on donne pour acquis qu'il s'agit de deux mondes autrefois dissociés et antinomiques qui se joignent pour montrer toutes leurs différences ; ensuite, l'explorateur est censé être européen et l'exploré du côté opposé (arabe, berbère, turc, levantin, oriental ou autre), mais jamais on envisage une inversion des rôles ; de plus, cette rencontre prend l'allure d'une « découverte », comme si ces mondes étaient restés pendant des

siècles dans l'ignorance réciproque ; enfin, que la rencontre révèle de manière univoque la supériorité de la civilisation européenne face à une altérité arriérée et marginale.

Cependant, à travers l'œil du visiteur « l'Orient » et de « le sud » cessent d'être les lieux de la barbarie et de la décadence absolue sans aucun rapport avec le passé glorieux exhumé par l'archéologie : la Méditerranée devient plutôt l'endroit du mystère, de la sensualité, de la tradition fascinante et à portée de main. Le regard passe de la perspective funèbre des ruines dormant à l'ombre des cyprès à un exotisme curieux plutôt centré sur l'humain. Même si l'archéologie continuera à jouer un rôle (par exemple, elle est l'étincelle utilisée par l'Italie pour justifier l'invasion de la Lybie en 1911) dans la construction du patrimoine nationale afin de cimenter les nations naissantes derrière une histoire identitaire et censée être glorieuse<sup>6</sup>, elle perdra progressivement de valeur<sup>7</sup>. L'archéologie se rétablit dans les quarante dernières années de notre époque en qualité de patrimoine utilisé en fonction de rente touristique pour les territoires hébergeant les ruines : ce patrimoine évolue ainsi vers une image de promotion du territoire finalisée à l'attraction ludique et la mise à disposition d'un passé accessible. A travers ces usages vacanciers, la Méditerranée devient donc une entité « autre », mais suffisamment proche par rapport à des destinations considérées comme bien plus exotiques. En effet, elle incarne pour l'Europe un « exotisme à porte de main », c'est-à-dire l'occasion de profiter au soleil d'un paysage confortable et d'une histoire consommable sans devoir effectuer une dizaine de milliers de kilomètres.

Dans cette perspective, l'espace du pourtour méditerranéen est donc déconnecté du monde global afin d'être renvoyé à un passé mythique et perdu. Comme le note le sociologue Franco Cassano, la Méditerranée souffre d'un goût passéiste et nostalgique s'accompagnant au désespoir face à l'ampleur des problèmes actuels. Il écrit : « elle [la Méditerranée] signifie sous-développement et

résistance à la modernisation, clanisme amoral et clientélisme, mafia et illégalité systématique, exposition au risque des mauvaises fréquentations, celles des pays incapables de tout développement et d'une occidentalisation réussie. [...] Au sein de la rhétorique de la modernité, la Méditerranée n'a pas de salut et ne peut se libérer d'une symbolique négative »<sup>8</sup>.

La Méditerranée serait ainsi une aire ayant fait une divagation par rapport aux locomotives de la mondialisation : condamnée à un rôle d'éternelle arriérée, elle ne pourrait que se contenter de regretter des splendeurs d'antan.

## 2. Contre une géopolitique de la division

L'un des enjeux de notre position concerne une focalisation de la Méditerranée en tant que « problème atavique » : un discours de matrice européenne voit ce bassin comme un trait d'union malvenu reliant une Europe satisfaite d'elle-même et un « outre-Méditerranée » vis-à-vis duquel elle tient à garder ses distances. Face à une telle simplification euro-centriste (et du refoulement de la présence historique européenne sur les autres continents), il est nécessaire mettre en peu d'ordre dans les idées et avancer quelques pistes critiques.

Tout d'abord, l'histoire la Méditerranée ne renvoie jamais à un espace de calme et de détente : comme rappelé par l'historien italien Alessandro Vanoli, la Méditerranée de l'harmonie n'a jamais existé<sup>9</sup>. On ne peut également que reprendre l'un des titres de Georges Corm, qui parle de ce bassin en termes d'« espace de conflits, espace de rêves »<sup>10</sup>. Dans cette anaphore, l'historien libanais Georges Corm exprime efficacement la relation intime entre le conflit (le *polémos* grec) et la tension sociale d'un côté, et les divagations nocturnes de la pensée, de l'autre : dans cette mer où une pluralité d'histoires se croisent, on trouve un « carrefour de confrontations et de ruptures. [Mais] Elle est aussi carrefour d'échanges et d'influences »<sup>11</sup>. D'ailleurs, les carences du livre de Gourévitch cité plus haut se manifestent principalement dans l'association qu'il forge entre imaginaire et domination impériale : en effet, pour cet historien, l'unité méditerranéenne existe et prospère dans les conquêtes de « tous ceux qui ont rêvé de faire de la Méditerranée un lac intérieur sur lequel ils exerceraient leur domination »<sup>12</sup>. Par conséquent, dans cette perspective, la Méditerranée serait vouée à la marginalité dès que ses aspirations impériales cessent et dès que les destins des populations du bassin ont tendance à se morceler. Gourévitch ignore ainsi en bonne mesure la Méditerranée souterraine et hybride, faite d'échanges, d'apports et d'emprunts réciproques entre les populations riveraines, bien plus que par la soumission à un ordre impériale se voulant comme unique et total. Au contraire, la marginalité relative de la Méditerranée à

l'intérieur d'une mondialisation poussée et accélérée ne doit pas être vécue comme un défaut insurmontable et stigmatisant. Il faut plutôt assumer cette vulnérabilité et l'utiliser afin de réfléchir à une Méditerranée « élargie » : il s'agit donc de considérer cet horizon « vulnérable » du bassin en tant qu'élément incontournable. Autrement dit, la vulnérabilité devra être utilisée comme moteur apte à surmonter les insuffisances d'une vie méditerranéenne encore insatisfaisante, c'est-à-dire comme preuve de l'impossibilité pour le bassin de songer à une quelque autarchie auto-complaisante, comme encouragement à multiplier les efforts en matière d'investissement et de production culturelle.

En outre, la Méditerranée a fonctionné et s'est développée en formant et en renforçant des réseaux, agissant à travers les mailles des contraintes et des conflits, mais ne cessant pas de s'entrelacer avec d'autres réseaux exogènes par rapport à l'aire méditerranéenne. Comme François Gipouloux l'a dit, « la Méditerranée ne désigne jamais un espace homogène »<sup>13</sup>, mais un espace mobile où des flux s'entremêlent dans une série d'obstructions et de contraintes.

Si l'on pense à l'histoire du XX<sup>ème</sup> siècle, les réseaux méditerranéens ont subi beaucoup de torsions et d'involution à cause de la fragmentation des équilibres établis précédemment, surtout lors du XIX<sup>ème</sup> siècle. Si la période de relative stabilité en Méditerranée était une « paix européenne » fondée sur la pression coloniale et impériale, cet équilibre asymétrique a permis un certain fleurissement du commerce et des phénomènes d'expansion économique à partir principalement de 1840. Le bassin connaît une forte croissance démographique, accompagnée par une installation des populations autrefois implantées dans les terres sur les littoraux : il s'agit de l'époque des ports cosmopolites, situés surtout en Méditerranée orientale et méridionale (Salonique, Constantinople, Smyrne, Beyrouth, Alexandrie), qui s'ajoutent au port européens (Marseille, Gênes, Livourne, Trieste) et aux villes côtières soumises directement au pouvoir

colonial (Alger, Tunis-Carthage)<sup>14</sup>. Ces ports se développent en faisant côtoyer populations diverses (juifs sépharades, grecs, italiens, français, arméniens, turcs, syro-libanais) fondant une prospérité correspondante autour des avantages commerciaux et d'une politique fiscale favorable. Les puissances européennes de Grande Bretagne et France tiraient les ficelles de ce commerce en expansion, qui profitait en bonne partie aux communautés européennes installées sur place, en s'appuyant également sur la crise d'un empire ottoman tolérant et ouvert à la présence étrangère

La dissolution progressive des empires continentaux (ottoman et autrichien-hongrois) et coloniaux (anglais, italien, espagnol, français) lors du vingtième siècle n'as pas fait disparaître les asymétries de l'ancien Monde, mais il lui a plutôt ajouté toute une série de frictions provoquées par les nouveaux états-nations (nationalismes rivaux, problèmes avec les minorités linguistiques, question palestinienne, disputes sur les tracés des frontières terrestres et maritimes, militarismes, autoritarismes, coups d'état, conflits entre factions autour de la prise du pouvoir). Un imaginaire de la « catastrophe »<sup>15</sup> s'est imposé dans le bassin, provoqué par les énormes dégâts des colonisations, par les nationalismes naissants et intolérants, par un discours de quêtes des racines excluant les autres groupes rivaux. Le pourtour s'est ainsi transformé dans une nébuleuse de revendications, de blessures, d'accusations réciproques. À ce propos, Jacques Huntzinger constate avec amertume que « la Méditerranée est passée du cosmopolitisme à l'ethnicité et à l'identité »<sup>16</sup>.

Cependant, faire porter la responsabilité de tous les intriquées conflictualités actuelles aux anticolonialismes contemporains sonnerait également comme un prétexte. D'ailleurs, comme le titre l'indique, le texte d'Huntzinger cède aux sirènes de la nostalgie pour nous offrir l'image d'une Méditerranée échouée et sans retour, dont on ne peut que regretter le cosmopolitisme égaré à jamais. D'ailleurs, pareillement indiqué par Maryline Crivello<sup>17</sup>, ce regard rétrospectif articule les deux images complémentaires de « d'un paradis perdu et d'un

événement catastrophique » imminente. À ce propos, l'attribution à l'émergence de l'anticolonialisme et du panarabisme de la fin du cosmopolitisme des villes du Levant demeure une opération intellectuelle très partielle. Sur ce point, Jacques Huntzinger<sup>18</sup> n'est pas le seul à propos cette interprétation rapide, car, d'une manière plus discrète, elle avait été aussi exprimée par Jean-François Daguzan : ce dernier parle à ce propos d'un accès à l'indépendance qui « a ouvert une période de déséquilibres et accru le processus de dislocation de la Méditerranée »<sup>19</sup>.

Au contraire de cette simplification si facilement divulguée, nous ne pouvons pas accuser les nouvelles nations d'avoir rompu l'ordre méditerranéen, car cet « ordre » était en réalité fondé sur les prévarications coloniales et sur des asymétries de fond. Le réveil de ces nations rend plutôt justice d'un déséquilibre historique qui demandait réparations et dignité. Cette pensée euro-centrée, rêvant une Méditerranée immobile face aux demandes de justice, semble préférer une unité fondée sur un déséquilibre, plutôt que composer avec les similitudes et les résonances d'un espace hétéroclite. En d'autres termes, la vision européenne sur la Méditerranée ne voit pas une alternative entre l'unité impériale d'un côté et la division irréversible et déchirante de l'autre. En outre, si on pense à l'exemple libanais (pour ne citer qu'une situation parmi d'autres) les choses se compliquent encore. En effet, La fin du cosmopolitisme local, dont Beyrouth était la splendide vitrine jusqu'à la déchirante guerre civile éclatée en 1975, comporte également la prise en compte des responsabilités du colonialisme français qui, dans l'entre-deux-guerres, opère dans le cadre de la Société des Nations (SDN). Plus précisément, la pensée euro-centrée oublie que le colonialisme a joué un rôle non négligeable dans le renforcement des divisions au sein de la société arabe colonisée, en figeant la société civile derrière des hiérarchies religieuses et en appliquant une politique « communautariste » dans la gestion de la représentativité institutionnelle. Ces

choix coloniaux, bien plus que les aspirations libanaises à l'indépendance, ont été la véritable bombe à retardement dirigée contre un cosmopolitisme effectif et serein projeté dans le futur.

Pour résumer, la coexistence méditerranéenne doit sa fin aux nationalismes de tout bord, dont l'anticolonialisme a été parfois l'une des expressions, mais loin d'être la seule. Si le cas égyptien, avec l'arrivée de Nasser au pouvoir en 1953, et la fin concomitante du cosmopolitisme dans la ville d'Alexandrie, réelle perle de mixité linguistique et religieuse, semble donner raison à l'équation entre anticolonialisme et anti-cosmopolitisme, c'est parce que la voie anticoloniale nassérienne est de type nationaliste. De plus, dans toutes les ports ottomans comme Smyrne et Salonique (sans oublier le cas de Chypre, où les nationalismes locaux se développent sous le regard complice de l'empire britannique), la fin de la coexistence est due au recul de l'empire ottoman et à l'avancée des nationalismes (grec et turc, sans oublier celui bulgare) : autrement dit, dans le contexte de la dissolution de l'empire ottoman et de son esprit tolérant, l'anticolonialisme n'est pas opérant, car il ne s'agit pas d'un contexte directement colonial. La même lecture peut être appliquée aux épisodes meurtriers de conflit en mer Adriatique, suite à la dissolution de l'empire autrichien, conséquente également à la Première Guerre mondiale, où des nationalismes exaspérés se disputent des territoires multiethniques jusqu'aux années cinquante.

Ensuite, la Méditerranée turbulente que les conflits mondiaux nous laissent en héritage est déjà transfigurée pendant les décennies de Guerre Froide par une géopolitique dualiste que ce partage du monde imposait. En effet, l'OTAN voit dans le bassin Méditerranéen un rempart pour arrêter l'influence géopolitique et militaire de l'ex-URSS<sup>20</sup>. Par conséquent, entre la Seconde Guerre Mondiale et les années quatre-vingt-dix, les deux blocs « bipolarisent » l'espace méditerranéen en tissant des jeux d'alliances et en faisant rentrer les Etats,

souvent fraîchement indépendants, dans la confrontation entre Occident capitaliste et Est soviétique. Par exemple, un Etat comme la Turquie peut ainsi adhérer à l'OTAN (bien qu'elle se situe très loin des côtes atlantiques), en profitant de son statut d'état limitrophe à l'ex-URSS dont elle doit incarner un tampon militaire et géopolitique. Avec la fin de la Guerre Froide et l'affirmation économique de l'Union Européenne, on remet à jour l'orientalisme de la fin du XIXème siècle, la dichotomie capitalisme-socialisme est remplacée par l'idée d'une fracture culturelle entre continents.

En effet, on retrouve à ces moments une idée des « deux rives », pensant à la Méditerranée comme une cour commune d'un immeuble où des voisins de cultures, éducations, classes sociales opposées sont obligés à se croiser dans des rencontres désagréables. A partir des années quatre-vingt-dix, la théorie de Samuel Huntington sur un clash des civilisations confère à cette vision des « deux rives » un cadre géopolitique et géoculturel. Autrement dit, dans la perspective de ce politologue, la Méditerranée serait une sorte de *no man's land* entre civilisations rivales et antithétiques, entre populations destinées à rester ennemis. Il s'agirait donc d'un « front » armé, au sens militaire du terme, bien plus que d'une « frontière », voulant avec cette dernière expression indiquer à la fois une limite établie et une entité encourageant son propre franchissement. En tout cas, l'opération idéologique prônée par Huntington est double : d'un côté, ce bassin ne serait qu'une dimension géographique n'ayant aucune consistance politique ou anthropologique propre; de l'autre, ses rivages présenteraient des caractéristiques géographiques similaires, mais l'espace demeurerait culturellement archaïque et secondaire, économiquement sous-développé et militairement risqué et tendu. Dans les pages du politologue américain, les échanges qui ont fait la richesse de l'histoire de la Méditerranée sont ainsi résumés à une histoire de confrontations âpres et d'antagonismes perpétuels entre une Europe « chrétienne » et un monde proche-oriental « musulman ». Si

l'on écoutait Huntington, la Méditerranée n'assiste pas à une conflictualité latente ou un risque de basculement dans la violence, mais souffre d'une véritable crise civilisationnelle s'exprimant à travers des affrontements sanglants et irréversibles<sup>21</sup>. Par conséquent, dès ce point de vue, la lecture des sociétés se fait à travers un prisme identitaire et sous la crainte de phénomènes meurtriers inévitables lorsque les civilisations catégorisée par l'historien entrent en contact.

Une autre signification à l'idée de « guerre civilisationnelle » est repérable dans le travail de Mahdi Elmandjra<sup>22</sup>. Le professeur marocain soutient une corrélation entre la fin de la Guerre Froide et un glissement généralisé vers des conflits postcoloniaux à caractère principalement culturel, dont la Guerre du Golfe n'est que le premier exemple. À la différence de Huntington, Elmandjra pense que la conflictualité culturelle contemporaine ne soit pas provoquée par une hétérogénéité inguérissable entre l'Occident et le reste du monde. Selon l'intellectuel marocain, la variété des cultures et des civilisations est une valeur positive appréciable qui n'empêche pas les parcours de développement économique et technologique : en d'autres termes, modernité et occidentalisme ne sont guère des synonymes et chaque civilisation affirme sa propre voie dans un monde multiple. Dans cette interprétation, la conflictualité est engendrée par un Occident névrosé vivant la fin de la Guerre Froide avec une angoisse agressive vis-à-vis d'un monde multipolaire : cet Occident récupérerait ainsi ses anciens démons du « péril jaune », c'est-à-dire le danger d'une Asie concurrente, du danger démographique, dans laquelle sa domination économique serait menacée par une minorisation accrue de ses habitants à l'échelle planétaire, et du danger islamique, associée hâtivement à une barbarie antimoderne par les Occidentaux. Il y a donc un Occident vivant sa position de primat avec une crainte constante de se voir dépossédé de ses axes de domination mondiale et cherchant à poursuivre une politique internationale asymétrique. De notre côté, on peut sans doute apprécier l'acuité de l'analyse

d'Elmandjra à propos d'une politique occidentale marquée par des spectres refoulés du passé et provoquant un expansionnisme belliqueux. De plus, le professeur marocain tourne la notion « de choc des civilisations » en rejetant tout repli dans une vision tribaliste des civilisations et prône une reconnaissance mutuelle entre les cultures. Cependant, son analyse reste fondamentalement imprégnée d'un axiome culturaliste. Même si la notion « d'Occident » fonctionne de manière suffisamment claire dans son récit relativement à la guerre du Golfe, ses contours effectifs demeurent bien plus flous. Autrement dit, dès qu'on cherche à saisir l'Occident comme notion démographique et historique dans les pages de cet auteur, on risque de céder aux approximations, car c'est une vision monolithique d'un bloc occidental qui émerge. En outre, sa vision de la diversité culturelle reste inscrite dans une séparation préalable des cultures. Au lieu de souligner les apports, les emprunts, les circulations, Elmandjra réclame un respect légitime entre cultures, mais ces dernières sont conçues en tant que traditions compartimentées.

En outre, une réponse incontournable aux positions du politologue américain Samuel Huntington se matérialise grâce à la plume d'Edward Saïd. L'intellectuel palestinien rappelle comment le discours d'Huntington se base sur une série d'innombrables abstractions, et même sur des simplifications grossières indiquant un soi-disant caractère exclusif et unique de chaque culture. Pour Saïd, la thèse du choc révèle un usage approximatif de la notion de « civilisation » traitée en tant qu'objet figée et réifiée plutôt que comme un élément dynamique et en mouvement<sup>23</sup>. L'écrivain palestinien souligne également que « le point le plus faible de la thèse du choc des civilisations est la présomption d'une séparation rigide entre les civilisations, alors qu'aujourd'hui le monde est de toute évidence un monde de métissage, de migrations, de traversées »<sup>24</sup>. La conflictualité des civilisations n'est donc pas produite par une impossibilité essentielle de partage culturel. La géopolitique facile de

Huntington, fondée donc sur une lecture civilisationnelle et sur un culturalisme outrancier, marquant également le journalisme du sensationnalisme et de la peur, manque également de mémoire : en effet, encore pendant les années soixante-dix, des états comme la Grèce, l'Espagne, le Portugal, étaient encore des dictatures militaristes et fascistes ; la Méditerranée européenne était donc le centre des politiques obscurantistes et réactionnaires produisant des sociétés ossifiées et sclérosées bien plus que des pays situés dans la Méditerranée orientale. Il ne faut pas non plus oublier la guerre civile provoquée par l'effondrement de la Yougoslavie pendant les années quatre-vingt-dix. Le tragique est donc de tous les côtés, de tous les rivages.

Plus récemment encore, nous avons un témoignage de cet esprit dualiste au cœur aussi des sciences historiques et humaines. En effet, l'historiographie anglo-saxonne a donné une certaine résonance à un texte se présentant comme une critique directe et sévère envers Fernand Braudel et sa thèse sur la *Méditerranée à l'époque de Philippe II*. Le livre, *The Corrupting Sea*, écrit par le duo Horden et Purcell<sup>25</sup> et marqué par une idée de fond autour des séparations et des disjonctions entre les différentes aires géoculturelles composant le bassin, retient que la mer Méditerranée a constitutivement rendu difficiles toute idée d'unification et d'échange non-violent. Le livre nous suggère l'idée d'une nature méditerranéenne et d'une configuration géographique ayant rendu le pourtour inadapté à l'interaction constructive et apaisée<sup>26</sup>. Dans cette perspective, le commerce aurait été engendré plus par la variété des littoraux que par leur proximité : la mer Méditerranée serait la mer de la « décadence » et de la corruption et non pas celle de la fécondité et de la circulation de biens, populations, outils, idées. Loin de se développer dans la circulation, la Méditerranée se serait construite dans la désunion structurelle.

Il est intéressant d'interroger sur la question de la désunion méditerranéenne la science géopolitique. Selon Yves Lacoste, il y a une schématisation diffuse,

selon laquelle « on oppose le nord et le sud de la Méditerranée. [...] Cette façon assez manichéenne de voir les choses est reprise aujourd’hui par ceux qui affirment [...] que le monde est désormais le théâtre d’un grand ‘choc des civilisations’ ou entre de grandes religions »<sup>27</sup>. Selon le géographe français, la Méditerranée n’a rien du *no man’s land* empêchant aux valeurs et aux communications de traverser la mer. Le géographe s’efforce de relativiser ce schéma dualiste, opposant deux blocs marqués par un développement inégal : selon Lacoste, cette manière de partager l’espace méditerranéen en deux n’est pas absurde, mais elle ne peut pas être le seule prisme de lecture. En prenant en compte, par exemple, les zones de sous-développement dans la rive Nord, les états faisant exceptions (la Turquie et Israël notamment), la présence de forces extra-méditerranéens dans l’échiquier géopolitique du bassin (telles que les présences navales russes et américaines) et les raisons historiques d’une grande diversité, Yves Lacoste nous exhorte plutôt à appréhender cet espace en tant que carrefour d’exigences et d’intérêts mondiaux. En effet, pour comprendre politiquement la géopolitique de la Méditerranée, il faut, selon Lacoste, « tenir compte de la localisation d’une très grande diversité d’héritages historiques et à combiner des rapports de force d’envergure très différente, depuis des conflits locaux jusqu’aux rivalités planétaires »<sup>28</sup>. L’intriqué travail qui se présente au chercheur consiste dans l’immersion dans un large éventail de cas nationaux et régionaux, terrains fertiles pour tout type de rivalités et de tensions, dans lesquelles toute analyse synthétique risque de se perdre. Le géographe prône ainsi un élargissement des questions méditerranéennes bien au-delà des composantes littorales, car, dans son discours, chaque état ou peuple dispose d’intersections directes ou périphériques avec des zones géographiques « autres », ne faisant que multiplier à l’échelle intercontinentale les problématiques méditerranéennes. Dans cette « mondialisation » du bassin méditerranéen, nous pouvons aussi évaluer les limites de la perspective du géographe français. En d’autres termes, Lacoste se focalise sur une constellation

d'histoires singulières de la Méditerranée, chacune avec ses intérêts et ses priorités, en perdant de vue toute continuité relative entre les peuples riverains. De plus, il se limite à tempérer la division en deux rives opposées en Méditerranée, sans penser à une véritable alternative à cette simplification intellectuelle. Enfin, en immergeant les déjà articulées relations méditerranéennes dans l'ensemble encore plus vaste des relations mondiales, il ne fait que relativiser la condition de la Méditerranée à zone de contacts des tensions globales.

Contre ces raccourcis mêlant nostalgies orientalistes et géopolitique de la désagrégation, on doit éviter d'appréhender les rivages de la Méditerranée en « blocs » étanches et d'utiliser l'histoire pour attiser des soifs de grandeur ou pour fabriquer des altérités à craindre. Il faudrait plutôt reconnaître toute expérience « mineure », déplacée, irreprésentable, rendant la division en blocs (monde européen vs monde arabe, civilisation chrétienne vs civilisation musulmane, monde occidental vs monde oriental, Etats démocratiques vs dictatures) une description intellectuelle rapide, insuffisante et insatisfaisante. La réalité de la population méditerranéenne n'est pas la division en deux rives, mais un espace hybride, dans lequel des mots comme « origine » et « destin » perdent une bonne partie de leurs significations, pour être remplacé par ceux de « contribution », d'« emprunts », de « propagation », de « mobilité ». Certes, l'abandon de la perspective des « deux rives » ne signifie pas recréer une unité fictive de type universaliste, généralement construite à partir de l'universalisation arbitraire de certains caractères partiels.

Selon Edward Saïd, l'attitude à adopter considère la valorisation de la multiformité de chaque culture. A l'intérieur d'une société, en effet, la coexistence d'éléments « orthodoxes » (c'est-à-dire « officiels » et « reconnus ») se fait à côté d'éléments hétérodoxes et marginaux, tout en montrant une dialectique faisant évoluer parfois les derniers vers les premiers. Selon Saïd, il

est dangereux et chauviniste essayer d'encadrer une culture dans une définition rapide, telle que la géopolitique d'Huntington et de ses collègues (il ne faut pas oublier l'orientaliste islamophobe Bernard Lewis) n'ont cessé de faire. En effet, dans chaque expérience culturelle il y a un espace de non-dit, de non-connu et de non-identique qui ouvre à la possibilité d'une évolution et d'une communication avec d'autres expériences. La notion de « choc de l'ignorance » forgé par cet auteur<sup>29</sup> vise à montrer l'exploitation de la non-connaissance de la richesse culturelle du monde et les tentatives intellectuelles finalisée à réduire cette même richesse dans des cases préétablie et figée. C'est donc à la fois une mauvaise connaissance des cultures et la prétention de pouvoir les définir facilement qui provoque la conflictualité et non pas une raison identitaire opérationnelle au sein de la culture elle-même.

Pour résumer, l'immersion dans la Méditerranée comporte effectivement une prise en compte de la dimension tragique incarnée par l'Histoire. Le savant français Thierry Fabre reprend correctement l'expression braudelienne de « continent liquide » et donc instable, car, loin d'annuler les différends, le pourtour méditerranéen incarne leur lieu d'expression. Il écrit : « La Méditerranée n'est pas l'ensemble étanche qui sépare, c'est un continent liquide qui relie. [...] [Il ne s'agit pas] de fabriquer une 'mythologie commune', fruit d'une légende sur l'harmonie en Méditerranée. Le 'différend méditerranéen' est un fait dont il convient de prendre acte »<sup>30</sup>. Dans ce sens, c'est-à-dire en prenant en compte les contrastes existants et existés, on peut parler d'une aspiration à la « symbiose »<sup>31</sup> entre les rivages, comme nous le suggère Giuseppe Galasso, c'est-à-dire d'une communication féconde, en partie élaborée à partir des échanges du passé et en partie encore à réaliser, dans laquelle les aspects de jonctions ont tendance à prévaloir par rapport aux divergences et aux frictions. La notion de symbiose évoque l'idée d'une rencontre réussie, d'une fusion provisoire laissant entrevoir les composantes qui se sont rapprochées. Il s'agit

donc d'une dynamique passant à travers des jonctions à envisager plutôt que à partir d'une unité statique et totalisée. Les réseaux à tisser ne se réfèrent donc pas à une unité préalable et déjà acquise, mais à un travail de connexion à partir de différences existantes et mobiles. Autrement dit, la question à présenter aujourd'hui n'est pas l'unification de la Méditerranée sous un nouveau drapeau nationale ou impériale et à travers un récit d'hégémonie. Au contraire, en suivant le théoricien du postcolonial Homi Bhabha<sup>32</sup>, il faut se focaliser sur les existences contemporaines « interstitielles », sans repères linéaires et sans drapeau d'appartenance ; autrement dit, la Méditerranée pourra se matérialiser non pas à travers un nouveau grand récit enveloppant à tort toute expérience, mais à travers la recherche des continuités mêlées, silencieuses, souterraines, traversant différentes histoires et produisant des récits inclassables.

### **3. Notes pour une Méditerranée au XXIème siècle**

Les frustrations d'aspirations méditerranéennes ne sont pas causées par les différends religieux comme une vulgate médiatique et médiatisée approximative essaie de soutenir, en pointant du doigt l'appartenance religieuse comme cause principale du manque d'entente et de rassemblement entre les populations. Les raisons à la racine d'une sensation partagée de déclassement au sein de populations méditerranéennes sont plutôt à rechercher du côté de l'inefficience de la politique face une société civile active et exigeante. Autrement dit, alors qu'au niveau associatif, intellectuel, coopératif, les sociétés méditerranéennes présentent des dynamiques absolument remarquables, les politiques d'état bloquent ses dynamiques dans les mailles de la rente et de la bureaucratie, à travers la protection des clans au pouvoir et le manque du soutien aux politiques scientifiques et technologiques (le bassin est extrêmement déficitaire au niveau de la recherche scientifique et de la production des brevets industriels). Ces considérations signalent également l'insuffisance de la pensée méditerranéenne

prônée par Albert Camus. En effet, Camus caractérise la Méditerranée en tant que domaine de la mesure et de l'esprit rationnel, en recherchant dans la raison grecque le sens d'un équilibre matérialisé par les images littéraires du soleil puissant, de la mer commune, de l'exposition des corps. Loin d'être la gardienne de la lumière et d'une rationalité harmonieuse, la Méditerranée est la manifestation de la dimension tragique contemporaine avec ses déchirures et ses blessures. Les appels au dialogue et aux réconciliations ils ont l'effet inverse de souligner l'ampleur des défis et des situations dramatiques en cours.

On trouve une vision bien plus consciente à la fois des problèmes incontournables et des éléments pouvant rapprocher les populations du bassin chez Pedrag Matvejevic. Dans son texte le plus important, le *Bréviaire Méditerranéen*<sup>33</sup>, l'écrivain slave nous met en garde contre les tentations « passéistes » et contre les mythisations de la particularité culturelle : selon Matvejevic, il faut se libérer des obsessions de l'homogénéité culturelle et du besoin de rassemblement autour des mythes de la patrie, afin de se tourner vers un véritable réseau d'échanges et de pratiques reparties. Rejetant à la fois l'image d'une Méditerranée mosaïque de peuples séparés et juxtaposés et d'une unité vide sur des bases universalistes, Matvejevic se concentre sur les trajectoires favorisées par des similitudes climatiques, géographiques et anthropologiques. Cependant, ces similitudes n'impliquent pas une « essence méditerranéenne » distincte : il s'agit plutôt d'une forme à modeler, d'un ensemble de contributions suffisamment similaires pour être considérées ensemble (et être subsumés sous l'étiquette « méditerranéennes »), mais étant en constante transformation, en réélaboration vis-à-vis des défis énormes qui attendent ces rivages. Comme il dirait en 1998 dans une préface, « Percevoir la Méditerranée à partir de son seul passé reste une habitude tenace, tant sur le littoral que dans l'arrière-pays. [...] La tendance à confondre la représentation de la réalité avec cette réalité même peut devenir pénalisante : l'image de la Méditerranée et la Méditerranée elle-même s'identifient avec peine. Une identité

de l'être, *en s'amplifiant, éclipse ou repousse une identité du faire, mal affirmée. La rétrospective continue à l'emporter sur la prospective* »<sup>34</sup>. La compréhension de la Méditerranée devrait plutôt être confiée à l'analyse d'une *praxis* projetée dans un horizon constructif, plutôt que dans les recherches de substrats identiques et d'essences monolithiques.

Pour reprendre aussi les mots d'Iain Chambers, la Méditerranée devient « composition en cours, en dissonance avec les représentations héritées »<sup>35</sup>. Dans le discours de l'intellectuel britannique installé au sud de l'Italie, la Méditerranée contemporaine rejette l'image bucolique la cantonnant à statut de décor d'architectures débridées d'une histoire révolue, pour devenir un espace de fluctuations actives et de productions sociales et culturelles. Ces dernières ne peuvent que s'opposer à la politique sécuritaire qui fait devenir la mer le cimetière de tous ceux qui n'ont pas réussi à la traverser. De plus, Chambers présente une Méditerranée instable et comme le dirait Pédrag Matvéjévic, où les caractéristiques ne sont « n'y sont absolues ou constantes, ni les similitudes ni les différences »<sup>36</sup>.

Ces réflexions nous offrent une conceptualisation de la mer en tant que « désencrage », en tant que univers métastable sans enracinement et sans solidité tellurique, détaché de tout esprit d'appartenance continentale. La mer devient ainsi une invitation à quitter tout clocher « localiste » visant à défendre notre particularité contre les autres. Comme indiqué par l'écrivain marseillais Jean-Claude Izzo, la Méditerranée est un « appel à la réconciliation »<sup>37</sup>, car l'abandon du particularisme comporte un effort visant à dépasser notre zone de confort, une poussée vers la valorisation de consonances dans la diversité. Pour résumer, la Méditerranée ne se situe ni dans un passé perdu, ni dans un avenir utopique. Elle n'est pas non plus une unité se parcellisant progressivement à travers une histoire de décadence sans fin. De plus, elle ne peut être réduite à un lieu fortuit de la géopolitique où deux mondes s'installent sur deux rives opposées. Dans ce

sens, les idéologues moralisateurs du « dialogue entre les civilisations » commettent l'erreur de classer les sociétés méditerranéennes en *deux* entités stéréotypées.

La Méditerranée souhaitable n'a pas de centre et pas de hiérarchies, elle se situe plutôt entre le « non-être-fixé » et le « pas encore » : elle demeure ainsi allergique à toute détermination univoque et à toute connotation définitive. Cette Méditerranée rejette les héritages assumés de manière acritique et passive : la filiation avec le passé ne peut qu'être bâtarde (en réalité on doit parler de « *passés* » au pluriel) et consciente de la relativité de tout héritage. Ce dernier doit en effet être réélaboré et considéré en tant que pluralité d'effets dans lesquels différents groupes et récits se sont insérés. Sur ce point, le savant Thierry Fabre nous met en garde contre toute tentative de repli, contre toute concession aux particularismes (intégristes, régionalistes ou nationalistes) en affirmant que « Nul ne peut se définir comme un 'pur' méditerranéen, il est forcément dans l'impur, dans l'entrecroisement des sources et dans l'entremêlement des sangs. [...] Nulle souche en Méditerranée, mais au contraire des vagues qui se succèdent à travers l'histoire »<sup>38</sup>.

Aujourd'hui, une Méditerranée décomplexée peut exister en tant que reconnaissance d'une déterritorialisation déjà effectuée (entre villes et campagnes, entre mer et montagne, entre côté et terres, entre ouest et est, nord et sud), dans laquelle chaque histoire renvoie à un entrelacs d'autres histoires, dans laquelle toute linéarité historique est perdue dans une mer de récits multiples et segmentés. Par exemple, la condition diasporique n'est pas un phénomène récent produit par une mondialisation accélérée, mais l'une des caractéristiques d'un pourtour méditerranéen fondé sur les circulations d'une partie de sa population.

La Méditerranée au XXI<sup>ème</sup> siècle sera hétérogène et connectée avec toutes ses différentes réalités ou elle ne sera pas, étouffée dans une mondialisation accélérée et réduite à un petit lac par une politique planétaire concentrée ailleurs.

## Notes

[1] J.-P. Gourévitch, *La Méditerranée. Conquête, puissance, déclin*, Paris, Desclée de Brouwer, 2018, pp. 235-257.

[2] *Ibidem*, p. 247, italique dans le texte.

[3] G. Duby “l’Héritage” dans F. Braudel, G. Duby, *La Méditerranée. Les hommes et l’héritage* (1977), Paris, Flammarion, 1986, p. 215.

[4] On ne peut pas résumer ici la gigantesque production orientaliste dont il faudrait mentionner toutes les spécificités et les contextualisations relatives. On ne peut pas non plus oublier la cartographie, dédiée principalement à la littérature anglaise et française, établie par Edward Saïd dans son texte le plus célèbre, *l’Orientalisme* (E. Saïd, *Orientalism*), NY, Vintage Books, 1979. Comme autre texte d’encadrement du sujet : T. MacKenzie, *Orientalism. History, Theory and the arts*, Manchester, Manchester University Press, 1995.

[5] E. De Amicis, *Marocco* (1877), Milano, Ledipublishing, 2017.

[6] Pour comprendre l’utilisation de l’archéologie comme processus politique construisant un lien identitaire avec le passé, voir à ce propos : P. Jockey, « L’anastylose et la ruine » dans M. Crivello, K.-L. Basset, D. Nicolaidis, O. Polycandrioti, *Les échelles de la mémoire en Méditerranée*, Arles, Actes Sud, 2010, pp. 73-90, dédié surtout au cas grec.

[7] Si l’on cherche une date-zéro qui semble décréter la fin de l’utilisation politique de l’archéologie, on devrait penser à 1959 et la construction du barrage d’Assouan qui met en danger des sites de l’Égypte antique. Cette opération incarne la preuve d’une archéologie désormais désuète en tant qu’outil de cohésion nationale, car le sentiment national est alors suffisamment sédimenté. Ce qu’il faut adopter à cette époque pour mobiliser les masses derrière les idéologies (étatistes et souvent marquée par un socialisme à caractère nationaliste) c’est le développement économique utilisée surtout idéologiquement comme rève d’inclusion.

[8] F. Cassano, « Contre tous les fondamentalismes : la nouvelle Méditerranée », trad. fr de J. David, dans V. Consolo, F. Cassano, *La Méditerranée italienne*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2000, pp. 32-33.

[9] A. Vanoli, *Quando guidavano le stelle*, Bologna, Il Mulino, 2015, p. 206.

[10] G. Corm, *La Méditerranée, espace de conflit, espace de rêve*, Paris, L’Harmattan, 2003.

[11] P. Balta, T. Fabre, « Cultures et représentations », dans (textes rassemblées par) X. Gizard, *La Méditerranée inquiète*, Marseille, Editions de l’Aube, 1993, p. 55.

[12] J.-P. Gourévitch, *La Méditerranée. Conquête, puissance, déclin*, *op. cit.*, p. 7.

[13] F. Gipouloux, *La Méditerranée asiatique*, CRNS éditions, 2009, Paris, p. 17.

- [14] Sur le cosmopolitisme méditerranéen on renvoie au chef d'œuvre de Philip Mansel, *Levant*, London, John Murray, 2010.
- [15] T. Fabre, *Traversées*, Paris, Actes Sud, 2001, p. 144.
- [16] J. Hunzinger, *Il était une fois la Méditerranée*, Paris, CNRS éditions, 2014, p. 169.
- [17] M. Crivello, « Introduction générale » dans M. Crivello, K.-L. Basset, D. Nicolaidis, O. Polycandrioti, *Les échelles de la mémoire en Méditerranée*, *op. cit.*, p. 24.
- [18] J. Hutzinger, *Il était une fois la Méditerranée*, *op. cit.*, p. 22 et pp.124-125.
- [19] J.-F. Daguzan, « Un demi-siècle de fractures et de recompositions », dans (textes rassemblés par) X. Gizard, *La Méditerranée inquiète*, *op. cit.*, p. 15.
- [20] Voir sur ce point, D. Abulafia, *The Great Sea*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 620.
- [21] S. Huntington, *Le Choc des civilisations*, trad. fr. J.-F. Fidel et G. Joublain, Paris, Odile Jacob, 2000, pp. 377-379
- [22] M. Elmandjra, *Première guerre civilisationnelle*, Casablanca, Sindbad, 1991.
- [23] Cf. E. Saïd, « Le Choc des définitions », 1997, dans E. W. Saïd, *Réflexions sur l'exil*, (2001) trad. fr. d. C. Woillez, Paris, Actes Sud, 2008, p. 719.
- [24] *Ibidem*, p. 725.
- [25] P. Horden, N. Purcell, *The corrupting sea. A study pf Mediterranean History*, Oxford, Blackwell, 2000).
- [26] Pour l'encadrement de la position de Horden et Purcell dans l'historiographie de la Méditerranée nous avons fait recours à F. Cardini, *Incontri (e scontri) mediterranei*, Salerno Editrice, Roma, 2014, pp. 15-20.
- [27] Y. Lacoste, *Géopolitique de la Méditerranée*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 6
- [28] *Ibidem*, p. 9.
- [29] Le choc de l'ignorance, par Edward W. Saïd (lemonde.fr)
- [30] T. Fabre, « la pensée de deux rives » dans T. Fabre (textes rassemblés par) *L'héritage andalou*, Saint-Etienne, Editions de l'Aube, 1995, pp. 5-6, guillemets dans le texte. Cette théorisation reprend le concept de « différend méditerranéen » dans Sami Nair, *Le Différend méditerranéen*, Paris, Kimé 1992.
- [31] G. Galasso, « La dimensione culturale del Mediterraneo, in P. Barcellona, F. Ciaramelli (a cura di), *La Frontiera mediterranea*, Dedalo, Bari 2006, pp. 27-28.
- [32] H. Bhabha, *The Location of Culture*, London, Routledge, 2004.

[33] P. Matvejevitch, *Bréviaire méditerranéen*, trad. fr. de E. Le Calvé-Ivicevic, Paris, Fayard, 1992.

[34] P. Matvéjevic, « Préface. Le défi Cassano », dans F. Cassano, *La Pensée méridienne*, trad. fr. de J. Nicolas, Paris, Editions de l'Aube, 1998, p. III, italique dans le texte.

[35] I. Chambers, *Mediterraneo blues*, Torino, Bollati Boringhieri, 2012, p. 57.

[36] P. P. Matvéjevic, « Préface. Le défi Cassano », dans F. Cassano, *La pensée méridienne, op. cit.*, p. III.

[37] J.-C. Izzo, *Agljo, Menta e basilico*, Roma, Edizioni e/o, 2006, p. 25.

[38] T. Fabre, *Traversée, op.cit.*, pp. 246-247, guillemets dans le texte.

## Références

Abulafia, D. *The Great Sea*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

Bhabha, H. *The Location of Culture*, London, Routledge, 2004.

Braudel, F., G. Duby, *La Méditerranée. Les hommes et l'héritage*, Paris, Flammarion, 1986.

Cassano, F. *La pensée méridienne*, Paris, Editions de l'Aube, 1998.

Chambers, I. *Mediterranean Crossings*, Durham (NC), Duke University Press, 2008.

Corm, G., *Le Proche-Orient éclaté*, Paris, Gallimard, 1991.

Fabre, T., *Traversées*, Paris, Actes Sud, 2001.

Gourévitch, J. P., *La Méditerranée. Conquête, puissance, déclin*, Paris, Desclée de Brouwer, 2018.

Harris, W.V. (Ed.), *Rethinking the Mediterranean*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

Huntzinger, J., *Il était une fois la Méditerranée*, Paris, CNRS, 2014.

Mansel, P., *Levant*, London, John Murray, 2010.

Matvejević, P., *Bréviaire méditerranéen*, Paris, Fayard, 1992.

Matvejević, P., *L'Europe et la Méditerranée*, Paris, Stock 1999.